

LA FEUILLE DE ROUTE

HORS SERIE

Edité par l'Association Maréchal Suchet, armée des Alpes

4 rue Trarieux, 69003 Lyon

***JOURNAL DE L'EXPEDITION DE
BATAVIA***

Par

Le commissaire des guerres

CARDON DE SANDRANS

Présenté par Jérôme Croyet

Docteur en histoire, archiviste adjoint aux Archives Départementales de l'Ain

2005

JOURNAL DE L'EXPEDITION DE BATAVIA

Par

Le commissaire des guerres
CARDON DE SANDRANS

Présenté par Jérôme Croyet

Docteur en histoire, archiviste adjoint aux Archives Départementales de l'Ain

L'auteur

Paul François Cardon de Sandrans est né le lundi 26 novembre 1781 à Sandrans. Il est réformé pour défaut de taille le 22 frimaire an XII. Maire de Sandrans du 1^{er} juillet 1804 au 9 novembre 1808. Il reçoit un passeport pour se rendre à Paris le 8 août 1808. Nommé adjoint au commissaires de guerre Bondurand¹, à Bordeaux, le 9 novembre 1808. Chargé par l'ordonnateur en chef Liautey et le commissaire Bondurand, en remplacement de Mortier malade, de parcourir la route de Bordeaux à Bayonne pour découvrir des effets abandonnés par les rouliers. Lors de son périple dans plusieurs villes, dont Castres, Podensat, Barsas, Preignan, Langon, il ne retrouve des effets qu'à Portes et à Beaulas où ils sont entassés les uns sur les autres, ce qui rend impossible leur comptage. Bon dans son travail, le commissaire Bondurand, qui est son ami, se montre très content de son zèle. Le 4 mars, à Dax, il annonce à Bondurand, que tous les effets militaires ont été retrouvés. Il est attendu triomphalement à Bayonne, avec les balles d'effets militaires. Il obtient la satisfaction de l'ordonnateur en chef Liautey pour sa mission. Il s'occupe, sur les demandes de Bondurand, le 2 mars 1809, de s'occuper, à Bayonne de la formation des bataillons de boulangers et bouchers pour les hôpitaux militaires. Aimé des femmes, "*nos belles dames raffolent de vous...elles sont toujours aussi aimables et qu'elles songent à vous*"², qu'il séduit en compagnie de Bondurand. Lors de son séjour dans le sud ouest, les deux amis font venir des dames de Paris et s'offrent des partis à la campagne de madame de Roy. Employé au 2^e corps de l'armée d'Allemagne depuis le 15 mars 1809, il est envoyé, le 8 février 1810, à Strasbourg où il est licencié, le 23 février. Il se retire à Paris. Il obtient le soutien du préfet des Landes auprès du ministre de la Guerre, le 18 septembre 1810. Il reçoit l'ordre de se rendre à Nantes, le 23 novembre 1810. Le 29 novembre 1810, il est nommé adjoint au commissaire des guerres par Napoléon. Il reçoit son ordre de mission, lui donnant fonction non titulaire de commissaire des guerres d'une l'expédition maritime de Batavia, le 2 décembre 1810. Il sert en mer puis à Java. Nommé commissaire des guerres de 2^e classe, le 1^{er} août 1811. Prisonnier de guerres des Anglais, son traitement est abaissé à celui d'un capitaine. Le 26 janvier 1812, le général commandant les troupes françaises à Java, demande au gouverneur anglais, d'aligner le traitement de Cardon de Sandrans sur celui lieutenant colonel de cavalerie. Il rentre en France le 19 avril 1813 et sert en Saxe comme commissaire des guerres du 8^e corps d'armée. Le 6 novembre 1813, il est nommé commissaire des guerres du 8^e corps d'armée et du 4^e corps de cavalerie réunis. Royaliste, il rallie le gouvernement de Louis XVIII. Il est désigné, le 26 avril 1814, par le général Dupont, ministre de la Guerre, pour accompagner l'une des colonnes alliées devant se rendre en France. Il obtient le soutien du comte Dupont de Nemours pour garder son emploi de commissaire des guerres, le 28 avril 1814. Il est nommé commissaire des guerres de seconde classe auprès de la 1^{ère} division militaire, le 31 mai 1814. Il est autorisé, par Louis XVIII, à porter la décoration du Lys, le 22 juin 1814. Nommé commissaire des guerres de

¹ Pour la biographie de Bondurand voir la Feuille de Route spécial.

² Lettre de Bondurand à Cardon de Sandrans, 2 mars 1809. A.D. Ain 15J 2.

l'Ain et la Seine, le 31 août 1814. Chevalier de la Légion d'Honneur le 26 octobre 1814. Il reçoit une pension extraordinaire de 500 francs par mois, le 16 décembre 1814. Confirmé commissaire des guerres à Paris, par ordre de Soult, le 7 janvier 1815. Il épouse, le 7 février 1815, Jeannette Rose Robin de Livet, née à Trinidad, colonie anglaise, avec qui il a deux fils et deux filles. Lors des Cents Jours, il est nommé commissaire des guerres dans l'Aisne, le 11 mars 1815. Nommé commissaire des guerres pour organiser les gardes nationaux à Ste Ménéhoule, le 18 mai 1815. Ne désirant pas allier sa destinée à celle de Napoléon, il obtient un congé de 3 mois, sans solde, le 30 mai 1815 puis un passeport, le 15 juin 1815, pour se rendre en Angleterre avec sa femme³. Malgré ce désir de départ et face aux événements et au grand nombre de blessés, il est nommé dans la 1^{ère} division militaire, le 22 juin 1815. Dès le lendemain, il reçoit des instructions pour organiser le service d'évacuation des blessés sur les points centraux de Rouen, Caen et Tours. Ce service, doit se faire sur 3 lignes. La première va de St Germain, Poissy, Mantes à Evreux et doit accueillir 850 hommes. La seconde va de Versailles, Rambouillet, Chartres, Courville et Nogent le Rotrou, pour 1200 hommes. La troisième va de Arpajon, Etampes, Artenay, Orléans, Beaugeney et Blois, pour 3250 hommes. Dès le 24, il obtient une feuille de route pour se rendre à Evreux, avec sa femme. Il est maintenu dans son poste, le 5 août 1815. Il obtient le soutien du comte des Escars pour garder son poste. Nommé commissaire des guerre chargé de l'administration de la 1^{ère} division militaire le 23 septembre 1815. Définitivement maintenu en activité le 8 juillet 1816. Toujours commissaire des guerres de seconde classe, il demande de l'avancement. Malgré son dévouement, le 1^{er} mars 1817, cette demande lui est refusée. Il obtient un congé de 3 mois, le 26 mai 1817 et se rend à Toulouse. Il est nommé sous intendant militaire de troisième classe le 15 septembre 1817. Il est nommé à Laon, le 22 septembre de la même année puis à Rouen le 10 novembre. Nommé sous intendant militaire à l'hôtel des Invalides le 27 octobre 1819 par permutation. Il reçoit les regrets de son départ de Rouen, le 29 octobre 1819. Le 3 janvier 1820, l'intendant militaire chef de la 4^e direction lui refuse la croix de St Louis. Il est néanmoins nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 20 mai 1820. Il est fait chevalier de St Louis le 25 avril 1821. Mis à la retraite le 1^{er} novembre 1836. Il décède à Paris le 1^{er} octobre 1848.

Le journal

"Différentes situations dans lesquelles je me suis trouvé depuis le 4 août 1811, jour où les anglais ont paru dans la rade de Batavia.

Tremblement de terre le 13 juillet 1811.

Du 5 au 6 août, parti avec le quartier général de l'armée pour le camp retranché de Meister-Cornelin⁴.

Le 10, première attaque des anglais pour chasser nos postes de Wettephréard⁵. L'affaire a duré 3 heures après lesquelles le général Gaussens⁶ à donné ordre de faire rentrer tout le monde dans le camp retranché⁷.

³ S'y rend-il ? ou s'occupe-t-il de la gestion de l'infanterie des volontaires royaux repliés à Vittoria en juin 1815 ? Car le registre d'administration de ce corps figure dans ses archives.

⁴ Le 30 juillet 1811, la flotte d'invasion anglaise de Java, sous le commandement du lieutenant général Auchmuty et du gouverneur des Indes, Lord Minot, arrive dans la baie de Batavia. Les troupes anglaises débarquent le 4 août à Tjilintjing. Elles marchent sur Batavia qu'elles atteignent le 8, après que les Franc-Hollandais l'aient évacué et se soient retranchés sur le camp de Meester Cornelis.

Le 22, les anglais ont démasqué une batterie sur le front du côté de Mattermann et ont commencé le siège de la place⁸. On est canonné jusqu'au 25 sans discontinuer.

Le 24, on s'est occupé de part et d'autre à réparer les dégâts causés par l'artillerie.

Le 25, le siège a recommencé et le 26, à 5 heures du matin, les anglais ayant surpris les avant-postes endormis, sont entrés dans la redoute n°5. Après une résistance d'une heure et demie, ils étaient maître du camp et l'armée de Java absolument détruite, prise ou dispersée⁹. A 7 heures, la déroute était complète et chacun, à commencer par le gouverneur, n'a dû son salut qu'à la vitesse de son cheval. J'ai été du petit nombre de ceux qui se sont échappés avec le général, et suis arrivé avec lui vers 1 heure de l'après midi à l'Entendorg, après avoir fait 10 mortelles lieues au galop¹⁰.

Le 26 au soir, nous sommes repartis vers minuit et avons pris la route de Samarang¹¹, en passant par Silleroi, Tipanas, ect... Chéribon ; jusque là nous avons fait la route à cheval, faisant jusqu'à 18 à 20 lieues par jour pour suivre le général qui voyageait en poste.

Le 29 à Chéribon, le préfet nous voyant excédé de fatigue après trois jours de route après trois jours de route à l'ardeur d'un soleil brûlant et très dangereux à Java, nous fait offrir une voiture à la place que nous acceptons bien vite, et nous nous remettons en route pour Samarang où nous arrivons trois jours après. Nous passons 8 à dix jours à Samarang, les anglais paraissent en rade le 11 au soir¹². Le 12 septembre nous nous retirons tous dans les montagnes sur la route de Solo avec 200 ou 256 officiers européens et 9 à 10 000 hommes de mauvaises troupes du pays que les souverains de Solo et d'Ygouky avaient envoyés au secours du gouvernement. Outre que la plupart n'était pas armé, les souverains n'avaient envoyé que la crasse par de leur troupe, mais bien de leurs coulis ou hommes à peines ; en sorte qu'à la vue seulement des troupes européennes qui ont commencé l'attaque le 15 au point du jours, ils ont pris la fuite et sont retournés chacun chez eux, laissant sur la route leurs fusils, leurs hallebardes, ect... Rien de plus curieux que ce désordre. Il y avait dans cette armée au moins autant de chevaux que de soldats. Les princes qui commandaient voyageaient accompagnés de 20 ou 30 chevaux, des palankins, des païons ou parasols, et puis selon leur rang et leur fortune, avec 100 ou 200 hommes pour leur service et leurs bagages. On eut dit à vois tout cet attirail, qu'ils portaient pour un an ou deux, tandis qu'ils étaient à 20 lieues de leur capitale.

Nous voilà encore une fois sans armée, obligés de fuit une seconde fois ; on s'arrête à Solontiga¹³ : c'est là que le général Gaussens après avoir refusé de capituler à Bentuzoy et à Samarang, sur les propositions qui lui firent les anglais, c'est là dis-je que dénué de toute

⁵ Le village de Weltwreden est pris, ainsi que celui de Risjwijk pris le 9 par les anglais qui se rendent sur le camp. Le village de Weltwreden est défendu par le général de brigade Jumel, adjoint au général en chef et gouverneur général Janssens.

⁶ En fait, il s'agit de Janssens.

⁷ L'armée Franco-Hollandaise, comportant beaucoup de troupes indigènes, s'enferme dans le camp retranché et refuse de se rendre aux propositions de Lord Minto.

⁸ Le siège commence en fait le 20, par des duels d'artillerie, batteries contre batteries.

⁹ Le 26, les Anglais s'emparent des redoutes stratégiques puis du camp malgré la résistance du général Jumel, tenu pour responsable de la défaite par le général Janssens.

¹⁰ Une toute petite partie de l'armée française réussit à s'enfuir, tandis que les unités indigènes se débandent en masse.

¹¹ Le général Janssens, refuse de capituler et ordonne au colonel Mottman de rallier ce qu'il peut de troupe et de gagner Samarang, où il demande des renforts aux souverains indigènes. Il ne dispose alors que de 40 soldats européens, une centaine de dragons coloniaux et des officiers de diverses armes.

¹² Les Anglais s'emparent de Chéribon sans combattre, puisque le commandant de la place s'engage aussitôt dans leur armée. Les Anglais arrivent sur Samarang le 9 août mais n'y entrent que le 12. Janssens fuit de nouveau, accompagné de mauvaises troupes indigènes qui se débandent.

¹³ Solontiga est un pays chammaré, le climat approche celui de France dans le midi. Ndl.

espèce de ressources, il envoie le 16 au matin demander une suspension d'arme de 24 heures pour rentrer en pourparler : la suspension est accordée et le 17 au matin vers les 5 heures nous sommes obligés de nous livrer à la discrétion de nos ennemis qui nous envoient sans moyen de défense, ne voulant accorder aucun des articles de la capitulation proposée par le général Gaussens ; la seule faveur qu'ils veulent accorder aux 44 officiers restés avec le général, et portés sur la liste comme capitulants, est de conserver leurs armes, chevaux et bagages¹⁴.

Le 18 à 7 heures au soir, nous rentrons à Samarang, nous y passons 4 jours pendant lesquels on nous fait signer nos paroles d'honneur, et, les 21 et 22, on nous fait tous embarquer pour Batavia.

Le 22 je m'embarque à bord d'un bâtiment marchand du port de 400 tonneaux, nommé le Hamodey, capitaine William de qui nous n'avons qu'à nous louer.

Le 25 nous arrivons en rade de Batavia et le 26 on nous débarque. Mon camarade Thinet qui comme moi avait suivi le général, descend avec moi, et nous n'avons rien de plus pressé que de chercher notre camarade d'Aubichon qui avait été pris le 26 à Meister-Cornelin ; nous le retrouvons, il nous envoie chez Mr le brigadier Goffrey qui avait eu la bonté de nous faire offrir un logement chez lui. Nous en profitons pendant 8 jours, après quoi, Mr Goffrey portant avec toute sa famille pour l'île de France, nous nous retirons tous trois chez Mr Pétil qui eut la politesse de nous offrir un asile. Nous sommes comblés de bontés dans cette maison de la part de Mr et de Mme qui est on ne peut plus aimable. Nous retrouvons chez le nommé Zîmma, aubergiste, toutes nos malles que nous lui avions fort heureusement laissées à dépôt, puisque nous avons perdu à Meister tous les effets que nous avons portés ; nous restons jusqu'au 16 octobre chez Mr Pétil passant fort bien notre temps chez lui et chez Mr le brigadier de Kok qui nous a constamment comblés d'honnêtetés et le 17 au matin, ayant couché à Batavia pour y toucher un mois d'appointements que le gouvernement anglais nous faisait compter, nous nous embarquons à bord du bâtiment marchand le Ressource du port de 4 ou 500 tonneaux, capitaine Samson. Ayant été assez heureux pour connaître assez particulièrement le commissaire des prisonniers, il nous avait donné le choix des personnes que nous désirions avoir à bord avec nous ; en sorte que nous nous choisissons M.M. Th. Fam. P. Ba. Duf. Sm. Fesh. Ra. Gmb. Serg. M.C. et Dubois qui, s'étant embarqué avec M. Perrin payeur pour retourner en France avec des dépêches du général avaient été pris dans le détroit de Bally et avaient été reconduits à Batavia.

Le 18 octobre nous mettons à la voile et passant par le détroit de Banka, de et de Malaca, ancienne possession hollandaise, nous arrivons le 25 au soir. Nous y relâchons pendant deux jours. Le site est assez joli. Nous en repartons le 3^e jour et au bout de 15 jours encore, manquant de provisions, nous sommes obligés de relâcher aux îles Carnicobard. Nous y arrivons le 1^{er} décembre. Le capitaine achète beaucoup de petits cochons de lait qui est la seule chose qu'on peut trouver en abondance. Les habitants qui sont venus nous visiter sont grands bien faits et vigoureux ; ils sont absolument nus à l'exception d'un petit sac de toile qui enveloppe les parties naturelles. Ils venaient par 20 et 25 dans une seule pirogue. Elles ont jusqu'à 50 ou 60 pieds de long, sur 3, 4 ou 5 au plus de large. Elles paraissent bien faites d'un seul tronc d'arbre creusé et bien artistement arrangé. : il y a vraiment de l'élégance dans leur construction. Les habitants sont divisés par tribu dans toute l'île que nous avons accostée. Leurs huttes sont faites en forme pyramidale, placées sur des poteaux à 8 à 10 pieds d'élévation de la terre. M. Vub. qui descendit à terre nous dit que les femmes étaient nues aussi à l'exception de la M. qui était également recouverte et enveloppée d'une simple toile. Chaque tribu a pour chef un capitaine qui porte tantôt le nom de capitaine

¹⁴ C'est sur la forteresse de Salatiga, et non Solontiga que Janssens se replie et finit par capituler.

cochon, capitaine sanrgi (vâche), capitaine yskan (poisson. Enfin après avoir essuyé 2 ou 3 grains assez forts le long de la côte Simatra, et un coup de vent très violent pendant 36 heures dans le golf, nous arrivons sur ... nous remontons le Gange en rade de Calcutta le 20 décembre. Le 21 décembre, nous débarquons et le 22 après avoir reçu l'ordre de Mr le commandant du fort William nous partons pour Chandernagor avec un habitant du pays Mr Carlin que nous trouvons à l'auberge de Calcutta et qui a la bonté de nous offrir des places dans son bachoura (espèce de bateau fermé dans lequel on est très bien).

Le 23 décembre, veille de Noël, nous arrivons à 10 heures du soir à Chandernagor, nous nous logeons comme nous pouvons à l'auberge, tout étant encombré par le nombre d'officiers prisonniers qui étaient déjà arrivés ; et le lendemain 24 nous louons une maison entre cinq, M.M. P. M. Gb. Ba et moi ; nous nous y installons le 25. Chacun à sa chambre, nous prenons un cuisinier et faisons notre ménage. Ce comptoir (à ce qu'il nous a paru) eu dut pas être d'une grande importance pour la France, en ce qu'il sera toujours dépendant de Calcutta qui appartient aux Anglais. Les danois qui avaient Seranpourt tout près de là et les hollandais Chinsurat, devaient éprouver le même inconvénient, les anglais pouvant fermer à volonté les entrées du Gange. J'ai trouvé à Chandernagor plusieurs français anciens employés de la compagnie tels M.M. Ri. Vul. ect qui étaient restés prisonniers, ont fini par être employés par la compagnie anglaise. Le magistrat de Chandernagor est un M. de Lav. qui est depuis 20 ou 30 ans dans l'Inde. Nous trouvons au moyen des personnes que je viens de citer quelques demoiselles assez aimables, en sorte que nous ne passons pas mal notre temps de captivité en Inde. Nous avons dans notre voisinage la m. f. qui nous offre de l'agrément. Au moyen des traitements de subsistance que la compagnie anglaise nous fait, nous pouvons faire bonne chaire, (et à qui nous étions bien disposés) et nous loger agréablement dans la plus belle maison de Chandernagor appartenant à M. Vlet, frère de madame de Taillerance. J'apprends quelques détails sur la fortune colossale du colonel Martin mon compatriote, et sur les manières dont elle a été distribuée par son testament.

Le colonel Martin, tant au service de la compagnie anglaise, qu'avec le nabab de Laknau dont il avait la confiance, s'était fait une fortune de 50 sacs de roupies, ou 50 fois 100 000 roupies, en argent de France : 12 500 000 francs. Cette fortune immense, selon les intentions du testateur, a été distribuée en partie, à sa famille (peu de chose), à l'hôpital de Lyon 800 00 francs je crois, et aux pauvres de Catentta, de Chandernagor et de Laknau, qui reçoivent chaque mois sur le pied de pension des sommes considérables provenant de l'intérêt des capitaux qui ont été laissés à cet effet entre les mains des exécuteurs testamentaires. Ils sont trois membres, M.M. Deverine, Palnaire et. Des gens qui se prétendent bien informés disent qu'il y a encore entre les mains de ces M.M. 30 sac pour faire face à un procès intenté contre la succession de M. Martin par une veuve du pays. On m'a assuré que si tous les héritiers légitimes n'avaient pas acquiescé à ce testament par quelques actes qu'on peut leur avoir fait signer en Europe, il eut été possible de l'attaquer et de le faire casser. Il y a en outre une maison assez belle à Chandernagor, dont il n'a été fait aucune disposition.

Nous restons à Chandernagor jusqu'au 8 mars, jour, où après avoir reçu 3 mois d'avance pour la traversée, nous nous embarquons pour Calcutta sur une petite embarcation du Gange nommé pancholin qui nous transporte jusqu'à Calcutta, où nous sommes obligés de nous embarquer sans délai à bord d'un petit brik qui nous transporte en six jours à l'embouchure de la rivière en rade de Sagord, à bord du David Scott, gros vaisseau de 800 tonneaux frété par la compagnie et faisant partie de la 4^e flotte partant pour l'Europe. Le 14 nous montons à bord de ce navire M.M. P. M. Gb. Vub. Ba. et moi. Comptant être bien logés et bien reçus à bord d'un bâtiment que M. Forbes, superintendant, nous avait fait choisir de préférence, parce que disait-il, il connaissait le capitaine pour un homme charmant, et que le bâtiment était le plus grand et le meilleur marcheur de la flotte. C'est dans cette persuasion

que nous y arrivons ; mais nous sommes bientôt obligés de revenir de la belle opinion que nous nous étions faite, lorsque nous voyons un bâtiment encombré de marchandises à tel point qu'on ne trouve pas de place pour tendre nos cadres : et à part M. P. à qui on avait réservé une chambre, les autres étant toutes occupées par des passagers anglais, nous ne sommes logés ni les uns, ni les autres. Nous demandons au capitaine de nous faire débarquer puisqu'il ne peut nous loger convenablement mais loin de l'obtenir, comme il craignait le résultat de nos justes plaintes, il nous met dans le cas d'avoir avec lui une scène assez désagréable. On appareille, et nous voilà pris comme des rats dans une souricière. C'est un voyage qui s'annonce mal, nous mettons à la voile le 15 à 4 heures du soir et nous voilà condamnés à passer 6 mois avec des gens qui nous traitent comme des ennemis et affectent de nous faire toutes sortes de sottises.

Terres dont nous avons eu connaissance en venant du Bengale en Europe.

1° La côte est sud-est de l'Afrique, à peu près 200 lieues au dessous du cap de Bonne Espérance. (Coup de vent en doublant le cap du 27 au 28 mai).

2° L'île de Ste Hélène, où nous avons mouillé le 10 juin à 10 heures et demi du matin, le mouillage est au nord. Y séjourné jusqu'au 7 juillet suivant que nous avons commencé à lever l'ancre à 11 heures ou midi.

3° Le juillet, nous avons mis en panne à 1 heure de l'après-midi, au sud-sud est de l'île de l'Ascension. Une de nos embarcations y est allée prendre du sable sur la plage, qui n'est composé de débris de coquillage usés et polis par la mer. Description de cette île (n'est pas habitée).

4° Le août, nous avons vu les îles du Cap Vert, nous avons passé au sud, nous avons vu de près celles de St Yago et de Feu ou Fuos. Toutes ces îles appartiennent aux portugais.

5° Le 20 août, en nous levant, nous nous sommes trouvés en vue de l'île Flores, l'une des Açores appartenant aux portugais. »